

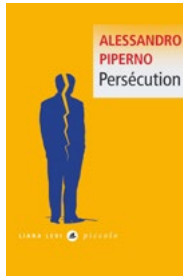
**ALESSANDRO
PIPERNO**
Persécution



LIANA LEVI



piccolo



«Savoir-vivre et discrétion.» Pour Leo Pontecorvo, brillant professeur de médecine et père d'une famille respectée de la bourgeoisie juive romaine, les excès et les incartades ne font pas partie du programme. Mais un soir il apprend, par le journal télévisé, qu'une gamine de douze ans l'accuse d'avoir tenté de la séduire. Un gouffre s'ouvre sous ses pieds. Rien dans sa vie ne l'a préparé à affronter une situation aussi humiliante. Rien ne l'a préparé à se battre en général. Au lieu de clamer son innocence, Pontecorvo se replie sur lui-même et se remémore comment le piège s'est refermé sur lui, entre sa trop raisonnable femme, la fillette mythomane et ses clinquants parents, l'intraitable magistrat, l'avocat pervers... Si la justice est aveugle, l'injustice l'est aussi.

ALESSANDRO PIPERNO, né en 1972, vit à Rome et enseigne la littérature française à l'université. En 2005, *Avec les pires intentions*, son premier roman, est d'emblée un succès. Sans se départir d'une féroce ironie, c'est avec un ton plus grave qu'il écrit *Persécution*, premier volet d'un diptyque brillantissime, prix du meilleur livre étranger 2011 en France. *Inséparables*, le second volet, remporte le prix Strega en 2012 en Italie. Avec *Là où l'histoire se termine*, paru en 2017, Piperno, observateur subtil du genre humain, brosse un portrait lucide du monde contemporain et s'impose comme l'un des grands écrivains de notre temps.

«Impertinent, facétieux, provocateur, Piperno est surtout un observateur passionné de la réalité, de ses paradoxes et de ses ambiguïtés.» *Le Monde*

«Son écriture inventive, son sens de la digression, ses points de vue polyphoniques font de *Persécution* un roman très contemporain sur la chute d'un homme et la fin d'un monde.» *Télérama*

Alessandro Piperno

Persécution

*Traduit de l'italien
par Fanchita Gonzalez Batlle*

LIANA LEVI  *piccolo*

À Simona

Est-ce la honte ou la stupeur
qui t'a fait garder le silence ?

BOËCE, *De consolatione philosophiae*

Première partie

C'est le 13 juillet 1986 qu'un désir inconfortable de n'être jamais venu au monde s'empara de Leo Pontecorvo.

Un instant plus tôt, Filippo, son fils aîné, s'autorisait la plus mesquine des lamentations puériles : contester la toute petite portion de frites que sa mère avait fait glisser dans son assiette, en regard de la générosité inouïe qu'elle avait témoignée à l'égard de son petit frère. Et voilà que quelques secondes plus tard le présentateur du journal télévisé de vingt heures insinuait, devant une considérable tranche de la population, que Leo Pontecorvo ici présent avait entretenu une correspondance dépravée avec la petite amie de son fils cadet, âgé de treize ans.

Autrement dit, de ce même Samuel, avec son assiette pleine du trésor doré et croustillant qu'il ne mangerait jamais. Hésitant probablement quant à savoir si la célébrité soudaine que lui apportait la télé serait archivée par ses amis dans la case à ragots rigolos ou dans celle, encore vide, destinée à recevoir l'image la plus irrémédiablement merdique qui puisse être accolée au jeune garçon d'une tribu gâtée et indolente.

Inutile d'espérer que l'âge tendre de Samuel l'ait empêché de deviner ce qui avait instantanément été clair pour tout le monde : quelqu'un à la télé

sous-entendait que son père avait baisé sa petite copine. Quand je dis « petite copine », je parle d'un oisillon de douze ans et demi aux cheveux couleur citrouille et au museau de fouine parsemé de taches de rousseur ; mais quand je dis « baiser » je parle bien de baiser. Et donc de quelque chose d'énorme, d'extrêmement grave, de trop brutal pour être assimilé. Même par une épouse et deux fils qui se demandaient depuis quelque temps déjà si ce mari et père était réellement le citoyen irréprochable dont il avait toujours été naturel de se sentir fiers.

« Quelque temps déjà » fait allusion aux premières complications judiciaires qui l'avaient assailli, imprimant la marque infamante du soupçon sur la carrière d'un des maîtres les plus novateurs de la cancérologie pédiatrique du pays. Un de ces médecins-chefs qui, lorsque la vieille infirmière en dressait le portrait à une nouvelle collègue, méritait des commentaires tels que : « Un vrai monsieur ! Il n'oublie jamais de te dire "merci", "je vous prie" ou "s'il vous plaît"... en plus, il est tellement sexy ! » Et dans les salles d'attente étouffantes de l'hôpital Santa Cristina, où les mères échangeaient leurs expériences angoissantes du cauchemar qu'était devenue la vie de leurs enfants malades, il n'était pas rare de tomber sur des dialogues tels que :

« Il est tellement disponible. Tu peux l'appeler à toute heure du jour et de la nuit... »

- Je le trouve rassurant. Toujours souriant, optimiste.
- Et puis, il sait y faire avec les enfants... »

Tandis que la sonnerie du téléphone commençait à donner un rythme de folle frénésie à une honte inconcevable deux secondes plus tôt, Leo, au comble du désarroi, sentit que le repas qu'il venait d'avalier était le dernier que ses proches lui accorderaient. Puis

il considéra les milliers d'autres choses qui désormais lui seraient inaccessibles. Et c'est peut-être pour ne pas s'effondrer, pour ne pas succomber sous le poids de la panique ou du sentimentalisme, pour ne pas fondre en larmes comme un bébé devant ses fils et sa femme qu'il se réfugia dans une pensée absurde et haineuse.

Finalement, elle avait réussi : la gamine, que son fils avait fait venir chez eux environ un an plus tôt et que Rachel et lui – le couple le plus ouvert et le plus tolérant de leur milieu – avaient accueillie sans histoires, avait réussi à détruire leur vie. La sienne, et celle des trois personnes qu'il aimait le plus.

Alors, c'est comme ça que ça doit finir ? s'était surpris à penser Leo, qui pataugeait de plus en plus dans son désir désespéré de n'avoir jamais existé.

Mauvaise question, mon vieux. À quoi bon parler de fin alors que nous n'en sommes qu'au début ?

Tout cela arrivait à point nommé.

Celui où l'Olgjata – zone résidentielle de grand standing au milieu d'hectares de bois, ponctuée de villas, de jardins perpétuellement fleuris, et délimitée par des murs massifs – se vidait d'un seul coup. Comme une plage au coucher du soleil.

C'était alors comme si on était pris au piège dans un immense parc d'attractions après la fermeture. Des traces de l'énergie athlétique dépensée pendant la journée étaient disséminées partout : le ballon Adidas en cuir coincé dans la haie ; le skate-board épuisé renversé sur le revêtement en terre cuite de l'allée ; la planche en plastique orange flottant sur le miroir huileux et scintillant d'une piscine ; deux raquettes arrosées par les jets intermittents mis en route automatiquement.

Peut-être pouvait-on encore tomber sur le mordu de footing en short, serviette sur les épaules comme Rocky Balboa, ou sur le jeune père qui rentrait essoufflé du supermarché, un paquet de couches-culottes dans une main et une boîte de préservatifs dans l'autre.

Mais en dehors de ces solitaires en permission – ces traîtres à la sieste de l'après-midi –, tous les autres s'étaient terrés presque à l'unisson dans leurs habitations: des villas aux architectures incohérentes et éclectiques, certaines sobres et d'autres tapageuses (le style mexicain supplantait depuis peu la mode chalet des Alpes). En voyant ces maisons de l'extérieur, on pouvait imaginer les sous-sol. Où tout était prévisible: la cheminée, les plinthes rongées par le vert de la moisissure, les napperons au crochet, les piles d'illustrés, les boîtes métalliques pleines de lavande, la table de billard rigoureusement recouverte d'un drap tel un cadavre à la morgue, un téléviseur ventru d'où se dévidait l'enchevêtrement tentaculaire des fils du VHS et de la console Atari. On pouvait sentir le parfum campagnard hypocrite des bûches, des pommes de pin, des tas de journaux non moins jaunis que les balles de ping-pong cachées dans les coins les plus invraisemblables.

Ce n'était qu'un instant. Un instant en dehors de la galaxie. Un instant de détente surnaturelle. L'instant où la gloire de la famille, quotidiennement célébrée dans ces contrées, atteignait son apogée, à une trentaine de kilomètres du centre de Rome. Un moment réellement émouvant, après lequel tout se remettrait à bouger et à dépérir.

Encore quelques minutes et les habitants de l'Olgiate, orphelins de leurs domestiques philippines en congé dominical, allaient se déverser dans les rues pour occuper militairement, avec leurs voitures

étincelantes et leur vitalité effrontée, les parkings des pizzerias des alentours. Car malgré l'impression de satiété que provoquait l'odeur de barbecue répandue dans l'atmosphère, tous étaient décidés à terminer la journée en beauté en se gavant de bruschetta à la tomate et de fraises à la crème.

Mais pour le moment ils étaient encore tous chez eux. Les plus jeunes enfants à se disputer avec leur mère parce qu'ils ne voulaient pas prendre leur bain, les plus grands à se faire réprimander parce que depuis quelques mois ils passaient, eux, trop de temps dans la salle de bains. Quant aux parents, il y avait celui qui se relaxait en caleçon et T-shirt avec un verre de chardonnay, jambes croisées au bord de la piscine. Celui qui n'arrêtait pas de froisser les oreilles de son labrador. Celui qui hésitait à abandonner sa partie de canasta. Celui qui préparait des amuse-gueules pour les invités, à base d'olives et de mini-feuilletés à la saucisse. Celui qui faisait sa valise en prévision de voyages lointains. Un autre qui choisissait ses vêtements pour le lendemain... Tout était promesse, tout était contenu dans une attente romantique. La seule anxiété était celle que cause la crainte de ne pas réussir à savourer à fond la lumière tiède et cuivrée de cet instant privilégié. Or, cette fois-ci – quel hasard ! – cet instant avait précisément coïncidé avec, sur les écrans recevant la même chaîne (l'offre était assez réduite à l'époque), l'apparition simultanée de la photo de Leo : floue et impitoyable, suspendue comme elle était sur l'épaule droite de l'impeccable présentateur du journal télévisé.

Une photo qui ne rendait pas justice à notre homme. Une photo que devant leur écran aucune des personnes qui connaissaient bien le professeur Pontecorvo n'aurait trouvée ressemblante. À mi-chemin entre une

photo de passeport et une photo d'identité judiciaire, Leo y apparaissait jaunâtre et épuisé. Rien à voir avec l'homme de quarante-huit ans qui traversait l'heureuse période de la vie masculine où la nature semble avoir trouvé l'accord parfait autant qu'éphémère entre énergie juvénile et virilité accomplie. Bien qu'au bout de presque un demi-siècle de surmenage la colonne vertébrale de ce beau monsieur dégingandé se soit incurvée sous les quatre-vingt-dix kilos d'un grand corps, majestueux à sa manière, elle restait encore assez droite pour permettre à la silhouette de Leo de se détacher dans toute sa gaillarde autorité. Hors d'Italie, la beauté de son visage aurait été qualifiée d'«italienne». En Italie, en revanche, on l'aurait traitée de «moyen-orientale». Des cheveux frisés en tout point semblables à ceux qu'aurait pu arborer le figurant d'un film sur la vie de Moïse; une peau olivâtre qui prenait instantanément des tons cuivrés au contact du soleil; deux formidables perles vertes dans des yeux en amande; des oreilles non moins robustes que le nez (fervent tribut à sa judaïté); et ces lèvres – le secret était là tout entier, dans ces lèvres – voluptueuses, ironiques, boudeuses.

Telles étaient les largesses de la nature dont cette photo n'avait pas su rendre compte. (J'ai suffisamment bien connu Leo Pontecorvo pour pouvoir dire que le drame de cette apparition à la télé fut aussi une tragédie pour sa vanité.)

Même si, somme toute, une représentation aussi infidèle avait un sens. Elle exprimait une menace. Un saut qualitatif dans la sauvagerie de l'agression dont Leo était victime depuis quelques semaines. Et surtout elle voulait signifier quelque chose de très précis et d'extrêmement troublant: cette fois Leo Pontecorvo ne pouvait ni ne devait se faire d'illusion; il fallait cesser

d'espérer, ne pas s'attendre à des facilités. Ils iraient le débusquer jusque chez lui, peut-être le soir même. Au cœur d'un été splendide et féroce. Tel était le sens de cette photo. Ce que lui promettait cette photo, brutalement apparue sur l'écran.

Ils allaient le chasser par la force de son intimité domestique, comme un rat de sa cachette. Pour le livrer en pâture à la vindicte publique tel qu'il apparaissait à présent: pieds nus, en bermuda kaki et chemise bleue froissée, d'une maladresse désastreuse sur le tabouret de la cuisine élégante donnant sur un jardin qui, comme tous les autres autour, profitait dans une paix royale des derniers instants caramélisés du jour.

Non, ils ne se laisseraient pas intimider par la demeure qu'il s'était fait construire en son temps dans le ventre luxuriant de l'Olgjata à l'image de l'être humain qu'il aurait voulu incarner: sobre, moderne, éclectique, ironique et surtout transparente. Une maison de styliste plus que de ponte de la médecine, dont les immenses baies vitrées laissaient deviner le confort de la vie à l'intérieur, surtout le soir quand les lumières étaient allumées: une impudeur que Rachel – une femme que sa culture n'avait pas préparée pour vivre en vitrine – avait tout fait pour neutraliser au moyen de grands rideaux dont l'installation au début de chaque automne était l'occasion d'une des querelles conjugales les plus classiques.

D'ailleurs, quand Leo avait décidé d'aller habiter là, dans un tel endroit, dans une maison de ce genre, il avait rencontré des résistances beaucoup plus fermes que celle des rideaux de sa jeune épouse dévouée, du moins jusqu'à présent.

« Si seulement tu m'accompagnais... tu verrais que cet endroit donne une sensation unique de protection. »

C'étaient les mots que Leo se rappelait avoir dits à sa mère une vingtaine d'années avant ce soir fatidique, quand il lui avait annoncé son intention de vendre l'appartement dans le centre qu'elle avait généreusement, mais imprudemment, mis à son nom, pour acheter un terrain dans l'Olgiata sur lequel construire la « maison qu'il nous faut ».

« Et de quoi précisément devriez-vous vous protéger ? »

Leo avait perçu dans la voix de sa mère une pointe d'agacement, expression de l'intolérance croissante de cette femme à l'égard de son fils unique : ce *bekhor*¹ qui, à l'entendre, savait de moins en moins se débrouiller seul en grandissant.

« Ce ne serait pas une idée de ta femme ? avait-elle renchéri. C'est elle qui t'a mis dans la tête d'aller vivre dans la steppe ? Encore une de ses machinations pour te maintenir à bonne distance de moi ? C'est elle qui joue au tir au pigeon avec mon argent, avec ma patience, avec mes sentiments ?

– Voyons, maman. L'idée est de moi. Laisse Rachel en dehors.

– Pas avant que tu puisses m'expliquer ce prénom de Rachel ! On le croirait sorti directement des pages de la Bible... »

Se pouvait-il que lui, qui avait réussi à se faire prendre au sérieux par les sévères commissions qui l'avaient jugé apte à occuper un poste de prestige à l'hôpital ; lui dont la profession prévoyait de devoir annoncer à des parents effondrés et incrédules que leurs jeunes enfants étaient condamnés ; lui, capable d'inspirer la crainte à des étudiants qui avaient presque son âge, et que beaucoup considéraient déjà comme l'héritier désigné du

1. *Bekhor* : en hébreu, premier-né.

fief académique du très puissant professeur Meyer ; se pouvait-il que ce *lui* ne réussisse pas encore à tenir tête à une mère de plus de soixante-dix ans ?

Certes, s'il y était parvenu, il n'aurait pas éprouvé le besoin de lui faire part de ses intentions immobilières. L'appartement dans le centre était à lui, elle l'avait mis à son nom, alors pourquoi faire traîner les choses ? Pourquoi ne pas le vendre, un point c'est tout ? Pourquoi essayer puérilement d'avoir son accord ? Et pourquoi, alors qu'il savait qu'il était impossible à obtenir puisqu'elle l'avait refusé, pourquoi se mettait-il en colère ?

Le don de sa mère pour l'exaspérer. Le talent de sa mère pour l'acculer. Pour qu'il se sente le fils capricieux qu'au fond il n'avait jamais été. Le charisme de cette femme. Son entêtement. Sa vocation à l'ingérence. Sa conviction inébranlable, impérieuse, d'être du côté de ce qui est juste. Le tout assaisonné de sarcasmes qui s'étaient terriblement aiguisés ces derniers temps – depuis que son fils lui avait appris, non sans embarras, que Rachel Spizzichino serait bientôt sa belle-fille.

Aussi s'était-il réfugié dans cette histoire de protection et de sécurité.

Harcelé par sa mère, qui continuait, avec ses railleries, à exiger des explications sur son idée saugrenue d'aller vivre « dans la steppe », Leo s'était mis à bafouiller une évocation emphatique de l'époque dangereuse dans laquelle ils vivaient, de tout ce maudit antagonisme politique, de son vieux rêve de vivre dans un endroit plein de verdure, de la responsabilité que sa jeune épouse et lui se sentaient déjà vis-à-vis des enfants à venir, et d'un désir de protéger ses petits qu'avait titillé sa visite dans ce lotissement doté de postes de contrôle, de vigiles, de murs d'enceinte, de pelouses

vertes et d'équipements sportifs, dans la sécurité la plus absolue...

« Si tu veux des hommes armés et des barbelés, alors autant t'en aller vivre en Israël comme cette illuminée, ta cousine ! avait-elle remarqué de plus en plus ironique.

– Un véritable paradis terrestre, maman... » insistait Leo en feignant de n'avoir pas entendu la plaisanterie de sa mère.

Et plus Leo parlait, plus il bafouillait, et plus il bafouillait, plus il voyait la dérision durcir le visage de sa mère dans une expression de plus en plus agacée et dégoûtée. Une expression de méfiance hautaine qui proclamait en grosses lettres :

**IL N'EST PAS D'ENDROIT AU MONDE QUI
PUISSE GARANTIR UNE PROTECTION, NI À TOI NI
A PERSONNE D'AUTRE !**

Et si Leo, à présent – pendant que le journaliste, après avoir lâché sa bombe nauséabonde dans la cuisine proprette de la famille Pontecorvo, parlait des incendies qui ravageaient le maquis sarde –, avait eu la lucidité de repenser à la discussion qu'il avait eue vingt ans plus tôt avec sa mère, eh bien, il aurait peut-être apprécié rétrospectivement la manière implicite et irréfutable dont cette femme, qui nous a quittés depuis longtemps, avait cherché à le mettre en garde. Alors seulement, Leo – un pied dans la tombe et l'autre enfoncé dans un terrain mouvant et dangereux – aurait été en mesure de comprendre à quel point sa mère avait raison : il n'existe pas un seul coin de l'univers où un être humain, cette entité prétentieuse et ridicule, puisse se dire en sécurité.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Illustrations intérieures de Werther Dell'Edera

Titre original : *Persecuzione*

© 2010 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano
© 2011, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Persécution*
de Alessandro Piperno
a été réalisée en septembre 2019 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN :979-10-349-0195-1)
ISBN ePdf: 9791034901975